

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 36 (2012)

Artikel: Imprimerie Fleury : le fumet nostalgique du plomb
Autor: Merçay, Jean-Louis / Fleury, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La mise en train sur la petite presse, la platine.

Imprimerie Fleury

Le fumet nostalgique du plomb

Hâtons-nous de décrire le petit atelier de l'imprimerie Fleury, à Porrentruy, qui est sur le point de cesser son activité.

C'est sur la place l'un des derniers d'une technologie révolue: la typographie, le «tout en plomb». Ainsi va

s'éteindre un savoir-faire artisanal, mieux: un art séculaire. L'exploitant de cette petite entreprise, l'imprimeur Serge Fleury, aura été à la fois compositeur, correcteur et conducteur. Quand on est seul, ou presque, il faut tout faire.

La cessation d'activité et la dispersion subséquente de l'équipement marqueront de ce fait l'arrêt de la production variée des travaux de ville, ces imprimés touchant au quotidien d'une clientèle constituée d'institutions publiques, d'associations et de

particuliers. Dans le dictionnaire, le mot imprimerie correspond à trois acceptions : c'est à la fois l'établissement où l'on imprime, l'ensemble du matériel qui sert à imprimer et le personnel de l'établissement où l'on imprime. On s'attachera ici à aborder ce trinôme, car chacun de ses aspects est intimement lié aux deux autres.

Un rien d'histoire¹

Dès le VI^e siècle, les Chinois connaissaient l'usage de la xylographie, ou l'impression à l'aide de planches ou de caractères gravés en bois. Cette technique fut connue en Europe dès le XII^e et se développa surtout au XV^e. Mais l'imprimerie ne date vraiment que du jour où Gutenberg, de Mayence, inventa les caractères mobiles en bois vers 1436. Il s'associa avec Fust (1450), puis avec Pfister. Fust eut lui-même pour associé Pierre Schaeffer, qui apporta quelques améliorations à l'art nouveau. Les Hollandais ont prétendu que Gutenberg était redevable de ses perfectionnements essentiels à Laurent Coster, de Harlem. A la fin du XV^e siècle, la plupart des grandes villes possédaient leur imprimerie, notamment Venise, Bâle et Paris. Plus tard, l'imprimerie connut un vigoureux essor, notamment lorsque les presses en bois furent remplacées par des machines en fer et en fonte, à la fin du XVIII^e siècle. Cette

technologie connut quelques perfectionnements jusqu'à la fin des années 1980 où, peu à peu, elle fut remplacée par l'impression numérique.

D'oncle en neveu

Située à l'angle de la rue du Gravier et de la rue du Creugenat, la maison dont il est question abrite l'imprimerie et le logement de son propriétaire. Elle date de 1947. Auparavant l'entreprise eut pignon sur rue dans l'aile droite de l'Hôtel des Halles dont l'accès se faisait de l'actuelle rue Pierre-Péquignat. Basile Marquis, né en 1864, en était le fondateur. Mort sans descendance en 1931, il transmit cases et pédales à son neveu Georges Laubscher, qui l'exploita jusqu'en 1971. Lui non plus n'avait pas d'enfants. A nouveau, ce fut un neveu, Serge Fleury, l'actuel propriétaire, qui reprit l'affaire. Ce sera le dernier.

Les ficelles du métier

Serge Fleury accomplit son apprentissage de typographe chez son oncle, dans les locaux actuels du 15 de la rue du Gravier, de 1952 à 1956. Son CFC en poche, le voilà parti se faire la main dans une grande entreprise de presse à Genève, à l'imprimerie de la *Tribune de Genève*. Cette «grande boîte» n'éditait pas que le journal éponyme, mais encore quantité d'autres travaux

pour l'ONU, le CICR, le BIT, et fréquemment des rapports de trois cents ou quatre cents pages qui sortaient en quatre langues et étaient diffusés partout dans le monde. C'était l'occasion de se familiariser avec les moyens modernes de l'époque, la monotype et la linotype, où l'on se servait d'une sorte de machine à écrire reliée à un creuset rempli de plomb chauffé à 240°. La Tribune recevait de jeunes stagiaires de différentes nationalités, ce qui, sur le plan humain, enrichit le jeune typographe bruntrutain. Il y apprit aussi le travail en équipe. Comme il était un des rares francophones au milieu d'une foule d'Allemands et d'Italiens et qu'il était bon en français, on le désigna notamment responsable de la production de l'*Annuaire genevois*, un immense ouvrage de huit cents pages au format A4 bourré de renseignements en tous genres. Ainsi lui arriva-t-il de diriger de temps à autre de petits groupes de cinq à sept personnes. Parfois, il fallait aller travailler le dimanche entre 6 h et midi pour des parutions urgentes à livrer le lundi matin. C'était payé double. Si la tâche était accomplie dans un temps plus court que prévu, on envoyait quelqu'un de l'équipe se procurer du gâteau au fromage et une bouteille de vin blanc et l'on festoyait sur place. Serge Fleury passa deux ans à la Tribune, et y serait bien resté plus longtemps.

Intronisation à Bâle

Mais un autre séjour de perfectionnement de deux ans l'attendait à Bâle, où il était censé apprendre la langue allemande. Un objectif difficile à atteindre dans une cité rhénane où à l'époque abondaient les Jurassiens et les Alsaciens. Il y accomplit un stage à l'entreprise Birkhäuser, qui travaillait – travaille encore, elle existe toujours – pour les firmes pharmaceutiques, fabriquant toutes sortes d'emballages, de publicités, etc. Le travail de Serge Fleury s'effectuant fréquemment en liaison avec les correcteurs, il s'entraîna à ce complément de formation qui l'intéressait beaucoup, sans aller toutefois jusqu'au terme.

Le rôle du correcteur, c'est de relire l'épreuve, puis de superviser ensuite la seconde correction que l'on nomme tierce dans le jargon du métier, et au bas de laquelle le correcteur signe le bon à tirer. Il ne s'agit pas uniquement de traquer les fautes d'orthographe ou de syntaxe, mais aussi d'éviter de mélanger «les caractères qui ne s'accordent pas avec d'autres», d'aménager des espaces harmonieux afin de rendre la lecture plus aisée, plus confortable. Bref, d'équilibrer la composition.

C'est aussi à Bâle que Serge Fleury subit l'épreuve initiatique rituelle du «gautschage». Ayant fait son apprentissage dans l'atelier familial de son

oncle, il avait été en quelque sorte «oublié» par les collègues de la ville. A Porrentruy, l'usage voulait qu'en compagnie de son chef-éponge, le maître de cérémonie, revêtu de sa blouse noire et coiffé de son bonnet pointu conduisît en cortège le futur intronisé jusqu'à la fontaine de La Samaritaine. S'ensuivait un discours prononcé en latin de cuisine, au terme duquel les typos se saisissaient de leur jeune compagnon pour le plonger dans un bain plus réfrigérant que rafraîchissant, la cérémonie se passant en général à la fin de l'année scolaire,

au mois d'avril à cette époque. Puis la troupe s'en revenait cérémonieusement en direction du café Schlachter, franchissait le petit pont de l'Allaine et se voyait offrir un repas aux frais du ou des typographes fraîchement adoubés.

Quant à Serge Fleury, sommé à Bâle de produire son diplôme de gautschage, il dut avouer qu'il ne l'avait pas et ne coupa pas au baptême. Le cérémonial du bain eut lieu dans un grand bac de nettoyage situé au fond de l'imprimerie et fut suivi d'un pot général...



Ancien soufflet pour épousseter les cassetins.



Deux rangs de casses avec, sur le meuble, trois exemples de compositions.

Le physique de l'emploi

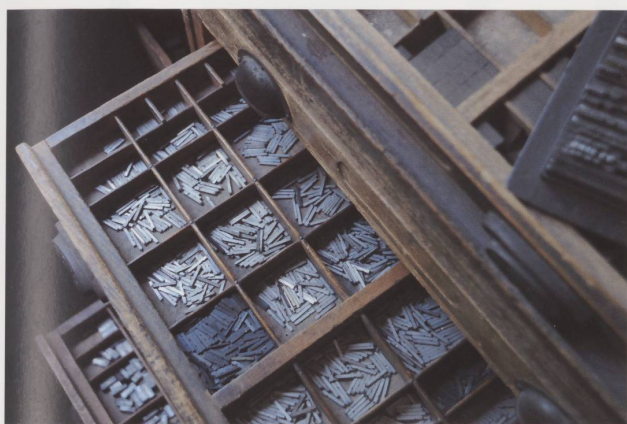
Un typographe efficace se devait d'être au bénéfice d'une certaine dextérité. Il faut des doigts d'horloger pour saisir et prestement assujettir des caractères de taille six points. De plus, on travaille toujours debout : mieux vaut jouir d'une bonne santé. Si l'on tombait malade, ce n'était pourtant pas un drame. On se faisait dépanner pour la commande par un collègue de la place – il y en avait une demi-dou-

zaine en ville et, souligne Serge Fleury, ils s'entendaient bien entre eux.

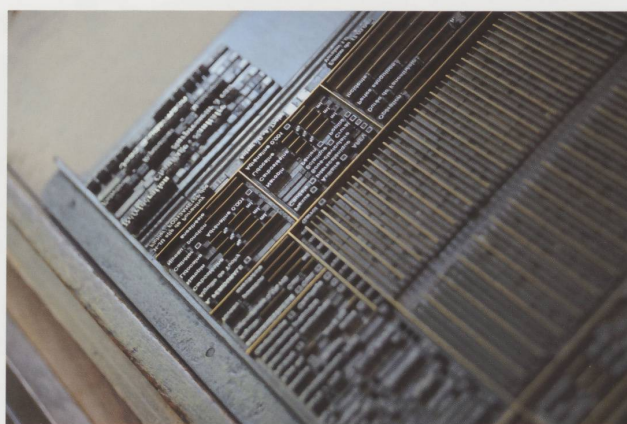
L'imprimeur travaillant seul ou à deux dans un petit atelier familial était aussi conducteur de ses presses. Il devait être costaud pour pouvoir porter de lourdes formes. Pour une grande affiche, les châssis pèsent jusqu'à trente kilos. Il n'était pas nécessaire d'être une force de la nature, mais une bonne condition physique n'était pas superflue, ce qui était le cas

de Serge Fleury, passionné de foot et longtemps entraîneur des juniors locaux.

A ne pas négliger non plus, le souci d'un travail soigné, jusque dans les détails, la touche personnelle. Une entreprise familiale ne pouvait s'offrir les services d'un correcteur, c'était au patron d'y veiller. Combien de fois les clients se bornaient à griffonner un texte, ou à le dicter au téléphone, dans le genre « Débrouille-toi avec ça... »



Quelques caractères...



... et une composition chargée – le travail d'une journée.

Les caractères en plomb et en bois

Lorsque l'on pénètre dans l'atelier de la rue du Gravier, tout le quart nord-est de la pièce est occupé par le rang, meuble à tiroirs, ou casses, contenant les caractères. A l'intérieur de chaque tiroir, des cassetins, ou petits casiers où sont rangés les caractères. Ils occupent une disposition définie par la fréquence d'emploi. Cette disposition n'est pas la même selon les langues, si ce n'est que les minuscules sont placées toujours à portée de main, en bas de casse. Ici naturellement, c'est une casse française. On y trouve essentiellement toutes les tailles de l'Helvetica en maigre, mi-gras et gras, ainsi que des caractères

fantaisie (Bravo, Helios, etc.). Dans des tiroirs de rangement plus petits, les casseaux, sont à disposition toutes sortes de signes utiles en typographie, des blancs, des interlignes, des filets, etc., ainsi que des caractères spéciaux. Par exemple, près de la fenêtre nord-est, une écriture anglaise, avec des enjolivures très délicates, des lettrines, des culs-de-lampe (ornements de fin de texte), etc.

Les caractères de plus grande taille, utilisés souvent pour les affiches, sont en bois. Cela s'explique. Ils prendraient trop de place dans un tiroir. Ils seraient trop lourds aussi, et risqueraient de se déformer. Ainsi sont-ils entreposés bien à plat sur une grande étagère du fond de l'atelier, et

protégés de la poussière sous une feuille de carton.

Juste à côté sur ce meuble mural s'alignent des boîtes d'encre. L'encre d'imprimerie se présente sous forme de pâte. L'encre noire, comme elle contient moins de siccatif, sèche moins vite que celles des couleurs. Cela signifie que le contenu de la boîte peut être laissé ouvert un jour environ. Ensuite, une croûte se forme à la surface et il faut l'enlever avant d'encre.

Par parenthèse, quand on a terminé d'imprimer, le travail n'est pas fini. Tout est à remettre en ordre : nettoyer les rouleaux encres de la presse, puis démonter les compositions et distribuer, ce qui veut dire remettre les caractères mobiles et les espaces



Vieux massicot à manivelle. (Attention aux doigts!)

chacun dans son cassetin et les lingots sur leur rang.

De bonne composition

L'imprimeur est d'abord compositeur : il prend une casse, assemble les mots, lignes et pages. La règle graduée en cicéro² est toujours à portée de main, afin de vérifier que tous les éléments soient justifiés comme souhaité, espaces et espaces fines comprises – en typographie, espace est au féminin.

On voit bien qu'à ce stade de l'ouvrage, la simple habileté technique ne suffit pas : la mise en page requiert aussi de l'idée, comme on dit, c'est-à-dire du sens esthétique, de l'imagina-

tion et de la créativité. C'est la quintessence de la profession, dans laquelle les compositeurs typographes étaient considérés comme une élite.

Les blocs de lignes sont calés dans un châssis en fonte. On les réunit en une forme. L'imposition faite, c'est-à-dire le placement des pages pour qu'elles se suivent une fois le papier plié et coupé, elles sont fixées dans les châssis et les formes sont mises sur une machine à imprimer. Et l'on procède au tirage, plusieurs tirages, jusqu'à ce que l'on obtienne une bonne feuille, qui va servir d'épreuve (voir plus haut).

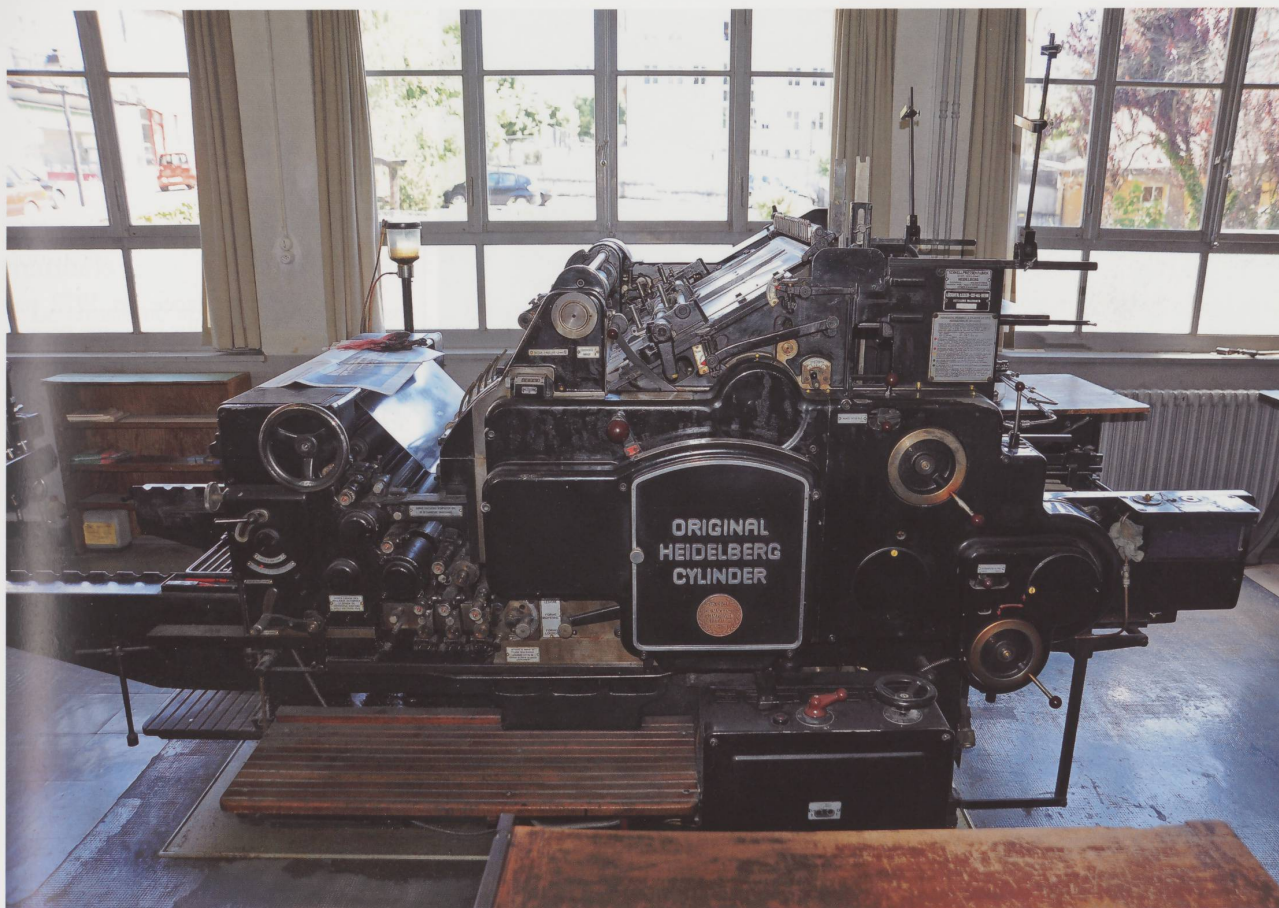
Pour se faire une idée approximative du temps de travail, une page imprimée, si elle ne comporte pas trop de texte, une publicité par exemple, prend une heure. Serge Fleury se rappelle avoir monté seize pages par jour, l'équivalent d'un in-octavo ; mais là, cela représente douze à quatorze heures de travail.

L'atelier presque comme en cinquante

Le client qui franchissait le seuil de l'atelier au début des années cinquante avait devant les yeux ce qu'il est convenu de nommer dans le jargon des typos «une pédale», plus précisément une presse d'imprimerie munie de cet appendice destiné à lancer le

processus d'impression avant qu'il y ait un moteur, puis, après l'apparition du moteur électrique, à freiner, voire à stopper net le mouvement au cas où celui-ci constituait un danger pour l'imprimeur qui introduisait les feuilles une à une à la main. C'était une machine genre Liberty, au fonctionnement manuel. Elle convenait très bien à des travaux sur de petits formats, comme par exemple des cartes de visites, mais on pouvait y imprimer jusqu'au format A4. L'imprimeur a remplacé cette presse par une des deux surfaces de mise en train pour préparer la forme. On l'appelle le marbre, et pourtant c'est une plaque en fonte de plus d'un centimètre d'épaisseur. Il est indispensable en effet que ce plan de travail forme une masse très stable pour une bonne mise à niveau de tous les éléments, lettres ou autres, de la forme destinée à l'impression. Pourquoi deux surfaces ? Parce que deux postes de travail. Serge Fleury y a travaillé avec son oncle jusqu'à l'accident de voiture qui a pratiquement mis fin à la carrière professionnelle de ce dernier en 1960. Il convient de préciser aussi que pendant de nombreuses années, le propriétaire des lieux a formé un apprenti. Son épouse Andrée l'aidait aussi de temps en temps pour l'apprêt, les encartages.

A l'angle de l'atelier, placée parallèlement à la baie vitrée en façade sud,



La grande presse.

une deuxième presse, une «platine»³, déjà présente il y a une soixantaine d'années, toujours en service. Une «Original Heidelberg», très pratique pour les petits formats. Par parenthèse, dès l'invention des caractères mobiles, en fait dès les débuts de l'imprimerie, l'Allemagne est toujours restée en pointe quant à la fabrication de presses. Les machines «Heidelberg»,

au châssis en fonte, ont toujours été d'une qualité exceptionnelle, d'une longévité insurpassable. Pendant quelque temps, explique Serge Fleury, les presses japonaises légères, rapides, ont inondé le marché. Mais elles cassaient au bout de cinq ou six ans... et on s'empressait de revenir aux machines germaniques à la fiabilité légendaire.

La grande presse Heidelberg

Au milieu de la pièce, le long de la fenêtre exposée au sud, se trouvait auparavant une imposante machine qui pouvait imprimer de grands formats, des affiches, et huit pages de texte à la fois. C'était «du feuillet à feuille». Certaines éditions des *Actes*



Quelques clichés.

Grande cisaille à carton.



de l'*Emulation* étaient sorties du ventre de cette aïeule.

Elle a été remplacée en 1972 par une presse encore plus massive provenant de l'ancienne imprimerie du Jura. Serge Fleury ne peut s'empêcher de sourire en avouant que cette dernière a coûté trois fois plus cher à installer et à régler qu'à acquérir...

C'est une sorte de mastodonte occupant dans l'atelier un espace respectable. Elle est notamment pourvue d'un réservoir de talc destiné à sécher rapidement le papier imprimé. La machine, qui porte l'inscription «Original Heidelberg Cylinder», a rendu d'éminents services jusqu'en 2011, année où a cassé une manette commandant la lubrification du mécanisme. Remplacer cette pièce cassée qui ne se fabrique plus depuis des lustres équivaldrait à faire du sur-mesure, donc ce serait trop onéreux. L'imprimeur y a renoncé. Il n'empêche, même en l'état, le majestueux outil est très recherché sur le marché. Tout en fonte, très solide, il retrouvera sans peine une seconde vie dans le rainage d'emballages en carton ou en plastique, notamment de produits pharmaceutiques. Ces machines ont été conçues et fabriquées pour imprimer. Ce «recyclage» industriel est évidemment moins noble, mais, semble-t-il, il demeure plus avantageux de l'adapter que d'acheter du neuf.

D'énormes massicots manuels

Le troisième appareil disposé perpendiculairement à la fenêtre sud est une véritable pièce de musée. C'est un outil de coupe: un des deux massicots de l'atelier. Il existait déjà du temps de l'oncle Georges Laubscher, l'ancien imprimeur, et à vrai dire on ne sait exactement quand il a été fabriqué. C'est un massicot qui fonctionne à la force des bras, en tournant un lourd volant qui actionne deux puissants vérins. L'engin a l'air indestructible, il semble défier le temps...

Le second outil de coupe est disposé perpendiculairement au premier. Très robuste lui aussi, il est doté d'une lame courbe épaisse d'environ un centimètre. Il ne craint ni le carton le plus épais, ni le plastique... Tout vétuste qu'il soit, cet engin, selon Serge Fleury, a déjà dépanné bien des gens... et pas que des collègues.

Agrafeuses et Cie

En faisant le tour de l'atelier dans le sens des aiguilles d'une montre, on découvrira, posés sur ou sous les tables de travail dans le coin nord-ouest de l'atelier, quelques instruments manuels moins gourmands en espace: deux agrafeuses vertes, dont la grande pour les blocs, une machine à arrondir les angles (de carnets, par exem-



Une agrafeuse.

ple), une plieuse d'un modèle relativement récent, années 1980, une machine à œilleter (mettre les œillets) et une machine à perforer et à rainurer – faire des rainures. Cela nous renvoie à une époque pas si lointaine où tous les imprimés étaient fabriqués sur place et sur mesure. Lorsque l'on inventorie l'extrême variété de la production de la petite imprimerie jusqu'à vingt ans en arrière, on comprend le rôle important que ce type d'industrie a joué dans notre région. L'ensemble de cette production, en fait l'essentiel des commandes, est toujours appelé «les travaux de ville», tandis que le «labeur» est la fabrication de livres.

Les travaux de ville

Ce terme générique recouvrait une foule de commandes de toute nature. Les cantons, celui de Berne d'abord, étaient très demandeurs d'imprimés. Serge Fleury a notamment le souvenir marquant d'une commande effectuée en urgence. Entre novembre 1956 et janvier 1957, il y avait eu quatre ou cinq dimanches sans voiture. Il avait fallu faire distribuer dans les quarante-huit heures une lettre à tous les automobilistes du canton de Berne pour les prévenir de cette interdiction de trafic. Son oncle et lui avaient travaillé trente heures de suite, se relayant toutes les cinq heures pour respecter les délais.

Les communes étaient très demandeuses en imprimés, comme par exemple en registres d'état civil ou livres de comptes, voire en bulletins de votes. Dans certaines d'entre elles, Serge Fleury savait à peu près à quel mois de l'année il fallait renouveler les stocks d'imprimés, et en quelle quantité. C'étaient là des commandes bien pratiques qui lui permettaient d'anticiper et de parer au plus pressé pour d'autres commandes urgentes. Les écoles, elles aussi, avaient leurs habitudes en matière de cahiers et autres fournitures scolaires.

Une des spécialités de l'imprimerie Fleury était les carnets de cubage du bois de forêt, ainsi que les carnets du



Bureau américain d'époque : il faut bien facturer, mais on rêve d'évasion !

lait pour les paysans – chaque village ayant eu sa propre société de laiterie.

Les usines et manufactures de la région, elles aussi, étaient d'importantes pourvoyeuses de mandats, comme par exemple, la Minerva, la bonneterie Spira, ou les fabriques d'horlogerie. Il leur fallait du papier à lettres, des enveloppes, des prospectus, des cartes de visite de représentants, des cartes de timbrage, des bulletins de commande et de livraison, des factures, jusqu'à sept feuilles dans l'horlogerie, où tous les documents internes partaient dans autant de départements.

Les sociétés sportives ou de fanfares avaient également besoin d'imprimés divers liés à leurs activités. Il leur fallait des tous-ménages, des affiches, des programmes de manifestations –

certaines figuraient sur les grandes affiches placardées dans les villages. L'imprimerie a également sorti des cartes de lotos, quand ce n'étaient pas des bons pour une boisson ou pour un sandwich, etc. La liste n'est pas exhaustive.

Le déclin

La diminution progressive du volume de travail s'est fait ressentir au début des années nonante, lorsque les clients ont commencé à se procurer des photocopieuses de plus en plus performantes. Quant aux collègues imprimeurs – ils sont cinq sur la place de Porrentruy, ils se sont équipés en offset. Serge Fleury n'a pas voulu prendre ce virage. Ce n'était nullement par refus de la modernité. Il avait alors 55 ans, aucun de ses en-

fants n'était intéressé à une reprise et il n'y avait pas de neveu en vue... « J'ai toujours eu du travail, déclare-t-il, mais aujourd'hui je ne pourrais plus en vivre... » Ainsi a-t-il gardé une dizaine de contrats qui reviennent à période fixe, juste de quoi mettre un peu de beurre dans les épinards... et ne pas perdre la main. La technique d'impression traditionnelle conserve parmi les clients quelques adeptes car, dans les très petites séries, elle demeure compétitive. A plus forte raison dans les pièces uniques, par exemple l'édition de diplômes ; cette facture traditionnelle, convenons-en, leur confère un cachet inaccessible à la meilleure des photocopieuses.

Retour de flamme

Viscom, le journal des imprimeurs, a beau annoncer quatre à cinq faillites d'imprimeries par mois, il demeure toujours des irréductibles du caractère en plomb, autant chez les clients que chez quelques (rares) professionnels. « Certains ne jurent que par ce qui est fait à la main... » Le relief caractéristique laissé par la presse au dos d'un document – une carte de visite par exemple – a ses adeptes, même si en l'occurrence le charme paraît plus tactile que visuel. Nostalgique, cet imprimeur lausannois de 32 ans « tout en plomb » qui, paraît-il, jouit d'une importante clientèle ?

La nostalgie est toujours
ce qu'elle était

Parfois, d'anciens typos en visite dans l'atelier de la rue du Gravier humaient avec délices l'odeur de l'encre fraîche ou, mieux encore, se saisissaient dans une casse d'un caractère et le portaient à leur nez. Le plomb leur manquait... Les plus accros d'entre eux, c'étaient les linotypistes habitués à respirer la vapeur pourtant toxique du plomb en fusion: une partie d'entre eux souffraient hélas de saturnisme, une maladie professionnelle due à ces émanations...

Serge Fleury a conduit les destinées de l'atelier de la rue du Gravier dans le respect des traditions. Ce n'est pas pour autant qu'il goûte ces humeurs nostalgiques. Mais, amateur passionné de voyages, il ne s'arrête jamais dans une ville sans y avoir visité une imprimerie. En tant qu'homme de métier, il y est toujours reçu par ses pairs avec les honneurs, car entre les typographes il a toujours régné un respect mutuel et une grande solidarité. Le sentiment d'appartenance à une sorte de confrérie immémoriale, quel que soit le pays, et ce même sous le régime politique le plus dur. On l'imaginera sans peine: dans la Grèce des colonels d'avant 1974, en présence d'une soldatesque très méfiante, la visite de l'imprimerie du journal sportif

Halle polyvalente
Chevenez
SAMEDI 3 AVRIL
des 20.30 heures



CONCERT
Fanfare L'ANCIENNE
Direction : Jean-Claude CLERC

Avec la participation de
L'ECOLE DE TROMBONES FRANCO-SUISSE
Direction : Philippe GARCIA

Entrée gratuite Suivi de soirée familière

Affiche 35x50 cm.

national ne dut pas se faire sans quelque chicanerie...

Le temps des adieux

L'atelier d'imprimerie de la rue du Gravier va cesser de tourner, c'est une question d'une année ou deux. Son équipement sera démantelé. Comme on l'a lu plus haut, les presses à imprimer trouveront probablement acquéreur et seront recyclées dans les techniques d'emballage. Les massicots ne manqueront pas de susciter les convoitises des amoureux de vieilles pièces de coupe.

Quant aux casses, élégants tiroirs aux poignées de laiton ouvragé, leurs caractères intéressent beaucoup les artistes: il y a de quoi faire de beaux titres. Les motifs, les lettrines, culs-de-lampe et autres ornements eux aussi feront le bonheur des connaisseurs. Serge Fleury a l'intention d'en faire don, et nul doute qu'il saura en choisir le(s) bénéficiaire(s).

L'atelier s'arrête. Bientôt s'interrompra à jamais le ronronnement rythmé des presses. Cet épilogue, inéluctable, corrobore un constat: le métier de typographe a maintenant disparu, et avec lui ses codes. Un métier artisanal dans tous les sens du terme, avec pour résultat l'imprimé, un objet dont les subtilités sont perceptibles à la fois à la vue, au toucher et même à l'odeur. Et qui a fait appel à la main, à l'œil, à l'idée et à la mémoire du typographe, l'homme de l'art détenteur d'un savoir séculaire devenu obsolète. Les métiers de polygraphe ou d'infographe qui lui ont succédé n'ont plus rien à voir avec ce noble artisanat. Et dans nos entreprises de presse, il n'y a pratiquement plus de correcteurs. Mais cela, c'est une autre affaire...

Texte de Jean-Louis Merçay
Entretiens avec Serge Fleury,
imprimeur
Photos de Géraud Siegenthaler

Notes

¹ Larive et Fleury, *Dictionnaire français illustré des Mots et des Choses*, Tome II, 1897, pp. 25 - 29

² Cicéro = 4, 5116667 millimètres. Inspirée de l'auteur latin Cicéron, cette unité de mesure typographique a été largement utilisée en Europe entre le milieu du XVIII^e siècle et la fin du XX^e. Elle représente $\frac{1}{72}$ pied du roi, 12 points Didot, aussi appelé douze – abrégé. Dz. Cela représentait à l'origine le corps habituel de l'édition de texte. Combattu lors de l'introduction du système métrique, ce système duodécimal survécut car le matériel existant était trop important pour envisager son remplacement. (voir cicéro, Wikipédia)

³ Presse à platine. Parallèlement au développement des presses mécaniques à cylindres, on voit fleurir de nombreuses petites presses à platine actionnées par une pédale, ou un levier, puis par un moteur électrique (c'est le cas de la petite presse de l'imprimerie Fleury), qui servent essentiellement aux travaux de ville de petit format : cartes de visite, invitations, faire-part, prospectus.

La composition typographique est réalisée dans un cadre plan, sur lequel sont appliquées les feuilles à imprimer. La composition est encrée par des rouleaux encreurs. Des systèmes automatiques assurent la manipulation des feuilles : saisie, application et retrait des feuilles une à une. La presse est dotée d'un moteur électrique Becquart de 2,5 ch. Cette presse porte une médaille commémorative du 100^e anniversaire de l'usine de Heidelberg. (voir sous platine imprimerie, et sous Original Heidelberg, Wikipédia)

Sources

Article «Imprimeur malgré lui», Hélène Theurillat Moll, 07 09 2009, paru dans *l'Arc Hebdo*.



Poignées
ouvrées des
casses.